L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

L'Oiseau Bleu
7 / 2024
Dynamiques des espaces et leurs significations dans les fictions pour la jeunesse

« Le Chêne parlant » de George Sand L'espace de la forêt comme révélateur de conscience écologique

Béatrice OCHLINSKI
Université de Lille, ULR 1061, Alithila

Édition électronique
URL : https://revueloiseaubleu.fr/
ISSN 2781-954X

Éditeur
Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

« Le Chêne parlant » de George Sand
L'espace de la forêt comme révélateur de conscience écologique

Béatrice OCHLINSKI
Université de Lille, ULR 1061, Alithila

Résumé

La modernité du conte du « Chêne parlant » de George Sand tient à la leçon écologique qu'il dispense. La figure d'Emmi, orphelin qui trouve refuge dans le chêne, agit comme un révélateur : l'espace « civilisé » qu'il fuit sert de repoussoir au lieu bienveillant, protecteur et nourricier de la forêt. George Sand ramène constamment le personnage à ce lieu central et le lecteur, à un enseignement fondamental : il faut aimer, respecter et protéger les arbres.
Mots-clés : écofiction, conte, forêt, nature, écocitoyenneté

Abstract : *The modernity of George Sand's tale of the "Talking Oak" lies in the ecological* lesson it teaches. The figure of Emmi, an orphan who finds refuge in the oak tree, acts as an eye-opener: the "civilised" space from which he flees serves as a foil to the benevolent, protective and nurturing place of the forest. George Sand constantly brings the character back to this central place and the reader back to a fundamental lesson: trees must be loved, respected and protected.
Key-words : ecofiction, tale, forest, nature, ecocitizenship

En 1872, la forêt de Fontainebleau, chère au cœur de George Sand, se voit menacée de coupes claires par l'administration forestière de l'époque[1] pour raisons de rentabilité : le Comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau avait alerté le public dans une pétition

[1] Patrick SCHEYDER, « La forêt de Fontainebleau, première ZAD du monde », dans WE-Demain, 30/04/2021, https://www.wedemain.fr/respirer/la-foret-de-fontainebleau-premiere-zad-du-monde/ [consulté le 22/05/2023]

relayée par le quotidien de presse *Le National* du 10 octobre 1872 : « Samedi prochain [12 octobre], l'administration des forêts dans la seule forêt de Fontainebleau, met en vente : 13298 chênes de 140 à 300 ans ! 4828 hêtres de 90 à 200 ans ! Et 1720 hectares de tailles ! »[2] Non contente de signer la pétition du Comité de protection de Fontainebleau, Sand publie dans le journal *Le Temps* du 13 novembre 1872[3] un manifeste où elle prend vigoureusement la défense de la forêt, celle de Fontainebleau en particulier, mais aussi de l'écosystème forestier à l'échelle planétaire, en insistant non seulement sur sa valeur esthétique mais aussi sur son importance cruciale pour la vie et la santé humaines. A ce double titre de pétitionnaire et d'écrivaine engagée, George Sand fut qualifiée en 1975 d'« écologiste d'avant-garde » par F.Gouron[4], et plus récemment de « lanceuse d'alerte écolo » par France Culture[5].

Achevé en 1875, le « Chêne parlant », paru dans la deuxième édition des *Contes d'une grand-mère*[6], constitue clairement la mise en fiction par George Sand de ce combat mené en faveur des vieux arbres de la forêt de Fontainebleau. A ce titre, le conte peut être qualifié d'écofiction[7] et mérite qu'on l'interroge dans le cadre d'un colloque sur la dynamique des espaces et leur signification dans la littérature de jeunesse.

Comme le soulignent Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Puighe, la littérature « réinvente sans cesse, par le travail de l'écriture, les interactions entre l'homme et la nature, et les représentations que l'homme se fait de la nature »[8]. Loin des forêts inquiétantes d'un intertexte où gravitent ogres, loups et sorcières, le récit de George Sand entrecroise une vision rousseauiste bienveillante de la nature avec des préoccupations écologiques de préservation et de protection de la forêt envisagée comme un patrimoine. Le « Chêne parlant » qui sert de refuge à Emmi a environ 500 ans, tout comme ceux qui furent menacés et défendus par la

[2] La pétition était signée « A.Guillemin, artiste peintre ; L.Cheret, Camille Dufour, Labley, artiste peintre ; H. Briscard ». Elle fut relayée par le journaliste Emile de la BÉDOLLIÈRE, par ailleurs ami de Théodore Rousseau, dans le quotidien *Le National* du jeudi 10 octobre 1872. Voir l'article sur le site Gallica : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k68266775/f2.item.zoom [consulté le 26/08/2024].

[3]Voir la page du journal *Le Temps* sur le site Gallica : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k225193s/f1.item [consulté le 26/08/2024].

[4] F. GOURON, « George Sand, écologiste d'avant-garde », dans *Les amis de George Sand*, Bulletin de liaison n°3, Craponne, 1979.

[5] « George Sand, lanceuse d'alerte écolo et sauveuse de la forêt de Fontainebleau », Podcast France Culture, Radio France, réalisé par Elsa Mourgues, où intervient Martine Watrelot, https://www.radiofrance.fr/franceculture/george-sand-lanceuse-d-alerte-ecolo-et-sauveuse-de-fontainebleau-4047709 [consulté le 27/08/2024].

[6] Les *Contes d'une grand-mère* de George Sand paraissent d'abord en feuilleton dans *La Revue des Deux Mondes* et *Le Temps*, avant d'être édités en recueil, en 1873 chez Michel Lévy, puis en 1876, chez Calmann-Lévy (édition posthume). Voir l'introduction de Béatrice DIDIER, dans l'édition GF-Flammarion, Paris, 2014.

[7] Voir Pascale AURAIX-JONCHIERE, « Les Contes d'une grand-mère, des écofictions avant la lettre ? », dans *George Sand et les sciences de la vie et de la terre*, p. 245-257.

[8] Nathalie BLANC, Denis CHARTIER, Thomas PUGHE, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », dans Écologie & politique, n°36, 2008/2, p. 22.

pétition des artistes ; au cours de l'histoire d'Emmi, la santé du chêne et sa préservation s'avèrent primordiales et reflètent les préoccupations de Sand telles qu'elle nous les donne à lire dans sa *Tribune*. Nul doute qu'elle ait voulu nous transmettre, comme à ses petites-filles, Aurore et Gabrielle[9], selon le terme de Pascale Auraix-Jonchière, une leçon d'« écocivisme »[10].

La dynamique des espaces dans « Le chêne parlant » confronte deux mondes : celui des hommes, impitoyable, violent, et celui de la forêt, refuge bienveillant, pacifique, substitut maternel. Véritable récit d'apprentissage[11], l'histoire d'Emmi est rythmée par ces passages d'un espace à l'autre. Martine Watrelot rappelle que « [dans] ses contes, Sand envisage que l'enfant [peut] – un temps seulement – s'isoler de ses semblables, rejeté ou maltraité qu'il est par des adultes. Vivant en marge de la société de leur temps, ces enfants perçoivent intuitivement qu'ils ont à se défendre des hommes et à défendre des espèces végétales ou animales de la cupidité de certains citadins ou ruraux »[12]. Au début du conte, la société au sein de laquelle évolue le petit champi s'avère effectivement insécurisante et cruelle. Orphelin de parents, Emmi est maltraité et volé par sa tante, qui le dépouille de l'argent gagné dans son emploi de porcher. « Pauvre petit gardeur de cochons », « très malheureux », « mal logé, mal nourri et mal vêtu » (p. 279), ainsi est-il décrit dans l'incipit. Non seulement Emmi ne trouve aucun soutien dans son peu d'attaches familiales, mais le fermier qui l'emploie le maltraite : lorsqu'Emmi disparaît, au début de l'histoire, personne ne s'en soucie : « le fermier dit que ce n'était pas un grand dommage, que l'enfant n'était bon à rien, n'aimant pas ses bêtes et n'ayant pas su s'en faire aimer » (p. 280). « (…) ce porcher de malheur, si les loups l'ont mangé, c'est tant pis pour lui ; mais si je le retrouve vivant, je l'assomme. Il aura beau aller pleurer chez sa tante, elle est décidée à le faire coucher avec les cochons pour lui apprendre à faire le fier et le dégoûté » (p. 284). Considéré comme quantité négligeable, humilié par les adultes, Emmi est même confronté à l'hostilité des animaux domestiques appartenant à la même sphère rurale : les porcs dont il a la garde veulent le dévorer lorsqu'il blesse involontairement l'un d'eux au groin (p. 282).

Le village de mendiants, Oursines-les-Bois, représente le second espace de civilisation du récit. Emmi le découvre en compagnie de la Catiche, vieille mendiante qui tente de s'attirer

[9] Les *Contes d'une grand-mère* sont destinés aux petites-filles de G. Sand (voir introduction de B. DIDIER p. III).
[10] Pascale AURAIX-JONCHERE, *op. cit.* p. 257.
[11] Ainsi que le souligne Béatrice Didier, « comme la plupart des héros de conte à valeur initiatique, [les personnages principaux des *Contes d'une grand-mère*] accomplissent un voyage : il faut partir de chez soi pour découvrir le monde, il faut accomplir un périple un peu étrange dans un lieu isolé – château en ruine, côte sauvage, forêt. Il faut triompher de la peur, du froid, du manque de nourriture, et […] du manque de confort ; il faut aussi, comme Robinson sur son île, faire preuve d'ingéniosité. » (*Contes d'une grand-mère*, Présentation, p. XXIV).
[12] Martine WATRELOT, *George Sand et les sciences de la vie et de la terre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Révolutions et romantismes », 2020, p. 236.

la confiance de ce petit garçon réfugié dans la forêt, pour profiter de son innocence et le vendre à des bohémiens. Le village où vit la Catiche symbolise le vice et la saleté : on y feint sans vergogne d'être pauvre et infirme pour vivre de l'argent de la mendicité ; c'est d'ailleurs ainsi que la Catiche a amassé un petit trésor. « Une malpropreté révoltante dans les chemins boueux qui servaient de rues, une odeur infecte s'exhalant de toutes les maisons, du linge déchiré séchant sur les buissons souillés par la volaille, des toits de chaume pourris, où poussaient des orties, un air d'abandon cynique, de pauvreté simulée ou volontaire, c'était de quoi soulever de dégoût le cœur d'Emmi, habitué aux verdures vierges et aux bonnes senteurs de la forêt » (p. 293-294). Le lexique descriptif insiste sur la répugnance à la fois physique et morale qu'inspire le village des mendiants hypocrites, par opposition au refuge sylvestre d'Emmi qui incarne une forme d'innocence et de sanité. La ville de Mauvert constitue également un lieu dangereux. Les faux-mendiants y perpètrent leurs larcins et leur comédie, la Catiche tente d'y vendre Emmi à des saltimbanques ; seul le gendarme Erembert, qui rappelle le gendarme de Guignol, restaure un peu d'ordre moral dans la cacophonie de cet espace urbain. Cette opposition entre ville et forêt, l'une incarnant la corruption et le désordre, l'autre, une bénéfique et salutaire simplicité, rappellent le débat rousseauiste entre état de nature et civilisation. Dans l'*Emile*, Rousseau, dont Sand était grande lectrice[13], écrit : « C'est encore une des raisons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, […] loin des noires mœurs des villes, que le vernis dont on les couvre rend séduisantes et contagieuses pour les enfants »[14]. Rousseau estime l'enfant citadin soumis à trop de sollicitations, trop de mauvais exemples, alors que seuls les besoins fondamentaux de l'état de nature et la nécessité doivent gouverner sa conduite et son éducation :

> Posons comme maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits ; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il y est entré. (…) il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parce qu'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande ; et alors il ne fera rien que de bien[15].

Emmi, guidé par la nature elle-même, est en cela un digne descendant d'Émile :

> [Emmi]pensait à tous ces gueux d'Oursines-les-Bois, qui se croyaient riches parce qu'ils cachaient des louis d'or dans leurs paillasses et qui vivaient dans la honte et l'infection, tandis que lui tout seul, sans mendier, il avait dormi plus d'une année dans un palais de feuillage, au parfum des violettes et

[13] Voir *George Sand fils de Jean-Jacques*, textes établis, présentés et annotés par Christine PLANTÉ, Lyon, PUL, 2012.
[14] Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Émile, ou de l'éducation*, Livre Second, Paris, GF-Flammarion, 1966, p. 115.
[15] Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Émile, op. cit.* p. 111.

> des mélites, au chant des rossignols et des fauvettes, sans souffrir de rien, sans être humilié par personne, sans disputes, sans maladies, sans rien de faux et de mauvais dans le cœur. (p. 302-303)

On voit dans ces lignes combien la cupidité, le vice et même la saleté sont attachés à l'espace civilisé, et combien la paix, l'innocence sont associés à la nature, dans un accord profond entre le corps, l'esprit d'Emmi et son environnement. Dans « Le chêne parlant », on mesure combien Sand est effectivement « fils de Jean-Jacques »[16].

Après toute une période d'isolement et d'apprentissage au contact de la nature, Emmi va progressivement se réinsérer dans la société des hommes. Le contact avec la civilisation redevient positif avec l'intervention du père Vincent. Lié à la forêt de par sa profession de bûcheron, ce personnage est un adjuvant[17] : il tire Emmi des griffes de la Catiche, se prend d'affection pour le petit garçon, et l'embauche au service de son équipe. Emmi n'est plus une proie esseulée à la merci d'adultes sans scrupules ; il retrouve un ancrage et peut s'émanciper. La fin du conte réconcilie d'ailleurs les deux espaces, celui de la société et celui de la forêt, en la personne d'Emmi : comme la forêt l'a protégé durant son enfance, il en devient le protecteur à l'âge adulte. Nommé « garde général de la forêt de Cernas » (p. 309) par son propriétaire, il habite une maison près du chêne parlant, dont il va entretenir et perpétuer la mémoire. Là encore, Rousseau n'est pas loin, qui fait d'Emile un « garçon jardinier »[18] : « l'agriculture est le premier métier de l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer »[19]. Dans la même volonté de continuité, Emmi, devenu vieux, fait graver une plaque avec l'invocation suivante : « Feu du ciel et vent de la montagne, épargnez mon ami le vieux chêne. Faites qu'il voie encore grandir mes petits-enfants et leurs descendants aussi » (p. 310). L'arbre représente ainsi, dans l'excipit du conte, un héritage pour les générations suivantes, avec une image désormais positive et bienfaisante, loin de la réputation initiale du chêne : « Emmi a fini de vivre, et l'arbre vit toujours. […] On n'a plus peur de lui, mais l'histoire d'Emmi s'est répandue, et, grâce au bon souvenir que l'homme a laissé, le chêne est toujours respecté et béni » (p. 310). Dans cette dernière phrase, par un jeu de mise en abîme, chaque nouveau lecteur est compté au nombre de ceux qui ont eu vent de l'histoire d'Emmi, et reçoit une leçon d'écocitoyenneté[20], en apprenant à son tour à respecter le chêne, lui-même

[16] En clin d'œil à l'ouvrage *George Sand fils de Jean-Jacques*, Christine PLANTÉ (dir.), 2012.
[17] Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970.
[18] Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Émile,* Livre second, *op. cit.*, p. 119.
[19] Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Émile*, Livre Troisième, *op. cit.*, p. 254.
[20] « Écocitoyenneté : Comportement individuel ou collectif consistant à observer les principes et les règles destinés à préserver l'environnement », dans Larousse.fr, https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cocitoyennet%C3%A9/10910119 [consulté le 27/07/2023].

métonymie de la nature tout entière. A cet égard, le dénouement de l'aventure d'Emmi fait écho au texte de la *Forêt de Fontainebleau* dans lequel Sand écrit que les arbres « doivent être protégés et respectés (…) Beaux et majestueux jusque dans leur décrépitude, ils appartiennent à nos descendants comme ils ont appartenu à nos ancêtres. Ils sont les temples éternels dont l'architecture puissante et la frondaison ornementale se renouvellent sans cesse, les sanctuaires de silence et de rêverie où les générations successives ont le droit d'aller se recueillir et chercher cette notion sérieuse de la grandeur, dont tout homme a le sentiment et le besoin au fond de son être »[21]. « Le Chêne parlant » reflète le même souci de transmission de ce patrimoine naturel aux générations futures.

Après avoir évoqué le monde des humains, intéressons-nous maintenant à l'espace de la forêt. Le « seuil formulaire »[22] du conte « Il y avait autrefois » installe traditionnellement un espace-temps indéfini, grâce à l'imparfait liminaire et l'adverbe de temps ; cependant, comme le souligne Pascale Auraix-Jonchière pour d'autres contes du recueil, « la plupart des énoncés liminaires conjuguent mise à distance et ancrage référentiel »[23] ; en effet, une référence toponymique vient ancrer le chêne dans un localité identifiée, même si fictionnelle – il ne semble pas exister de « forêt de Cernas »[24] - mais l'article défini « Il y avait autrefois en *la* forêt de Cernas » la donne à lire comme un lieu connu et familier. Les détails descriptifs liminaires donnés par Sand sur le chêne dénotent d'emblée par leur précision, digne d'un traité de dendrologie : « La foudre l'avait frappé plusieurs fois, et il avait dû se refaire une tête nouvelle, un peu écrasée, mais épaisse et verdoyante » (p.279). La conteuse met immédiatement en concurrence l'explication objective d'un phénomène naturel avec les superstitions qui entourent le vieux chêne : « Longtemps ce chêne avait eu mauvaise réputation. Les plus vieilles gens du village voisin (…) racontaient que deux voyageurs, y cherchant un abri, avaient été foudroyés » (p. 279). Lorsqu'Emmi disparaît et que son troupeau de porcs rentre seul à la ferme, la superstition ressurgit avec davantage de vivacité : « (…) la disparition d'Emmi effrayait tous les gars du pays ; la dernière fois qu'on l'avait vu, il allait du côté du chêne parlant, et c'était là sans doute qu'il lui était arrivé malheur » (p. 281). Les verbes de parole et les modalisateurs

[21] George SAND, *Impressions et souvenirs*, « La forêt de Fontainebleau », p. 320.
[22] Jean-Michel ADAM, « La textualité des contes de Perrault », *Textualité et intertextualité des contes*, U. Heidmann et J.-M. Adam, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 235, cité par Pascale AURAIX-JONCHIÈRE, « Poétique de la description paysagère dans les *Contes d'une grand-mère* », p. 151.
[23] Pascale AURAIX-JONCHIERE, « Poétique de la description paysagère dans les Contes d'une grand-mère », *op. cit.*, p. 152.
[2424] Debra LINOWITZ WENTZ propose l'hypothèse que « […] la Forêt de Cernas où se passe « Le Chêne parlant » se trouve dans le Massif Central que connaissent les deux petites-filles en raison d'un séjour qu'elles y ont fait et dont parle leur grand-mère dans « Le Chien », dans *Fait et fiction : les formules pédagogiques des contes d'une grand-mère de George Sand*, Paris, Nizet, 1985, p. 82.

permettent d'attribuer la croyance aux gens du village, semblable d'ailleurs aux croyances du Berry mises en récit par Sand dans *Légendes rustiques*[25]. Mais, plus loin, des notations sylvicoles complètent les remarques initiales sur la forme du chêne et relèguent davantage les dires des paysans alentour au rang de superstition : « Emmi eut d'abord grand peur du tonnerre, car la foudre frappa plusieurs fois des arbres assez proches du sien ; mais il remarqua que le chêne parlant, ayant été écimé longtemps auparavant et s'étant refait une cime en parasol, n'attirait plus le fluide, qui s'attaquait à des arbres plus élevés et de forme conique » (p. 288-289). L'espace du conte se transforme sous la plume de la conteuse en espace d'observation scientifique qui bat en brèche rumeurs et malédictions au sujet du chêne. D'emblée, le lecteur reçoit ainsi des informations d'ordre botanique qui ancrent le récit dans une dynamique novatrice : la forêt n'est plus le lieu insécurisant des contes de fées[26], elle est le lieu de phénomènes naturels explicables où la compréhension dissipe la peur.

La forêt revêt aussi dans le « Chêne parlant » un visage bienveillant et hospitalier. Martine Reid souligne qu'« aucun personnage, chez Sand, ne se trouve abandonné dans la forêt, maltraité, dévalisé ou égorgé. La traversée de la forêt est voyage iniatique : on se perd pour se trouver, pour trouver une vérité qui n'était pas évidente au départ, pour rencontrer l'âme sœur, pour se déciller les yeux. Se perdre en forêt, gémir, trembler, se rassurer ensuite et réaliser bientôt le bonheur de « l'aventure » constitue dans le roman sandien une sorte de motif musical entêtant, de micro-récit à la structure répétitive et obsédante, l'une des clefs de la matière et de la manière romanesque de l'auteur »[27]. Comme dans « Les Ailes de courage », autre conte du recueil[28], l'espace de la nature devient cocon, matrice, espace protecteur et nourricier pour l'enfant qui y trouve refuge. Dans « La forêt de Fontainebleau », George Sand souligne le rôle nourricier vital que joue le couvert forestier dans la survie de l'espèce humaine :

[25] Le texte des « Pierres-sottes » fait mention d'un « trou aux Fades », ou grotte aux fées, sorte de trou creusé dans la roche, « mauvais endroit, où l'on se gardait bien de passer » (*Légendes rustiques*, p. 3).
[26] La forêt du « Petit Chaperon Rouge » ou du « Petit Poucet » reste chez Charles Perrault le lieu du danger et des mauvaises rencontres. Il y avait à Nohant une édition des *Contes de ma mère l'Oye*, et l'auteure déclare dans *Histoire de ma vie* avoir gardé un vif souvenir de leur lecture : « Je trouvai à Nohant les contes de Madame d'Aulnoye et de Perrault dans une vieille édition qui a fait mes délices pendant cinq ou six années » (éd. Martine REID, Paris, Quarto Gallimard 2004, T.II, chap. 15, p. 643). Pascale Auraix-Jonchière souligne également la familiarité de George Sand avec Perrault et Mme d'Aulnoye.
[27] Martine REID, « Les forêts de George Sand », *Eidolôn*, n° 103 (*La Forêt romantique*, dir. Vigor Caillet), 2012, p. 77-88. En ligne : https://books.openedition.org/pub/18378?lang=fr, §19.
[28] Dans « Les Ailes de courage », Clopinet, enfant boiteux qui ne pourra pas aider ses parents aux travaux de la ferme, est vendu à l'horrible tailleur Tire-à-gauche. Il parvient néanmoins à lui échapper et se réfugie dans une falaise, où il trouvera un abri et tout le nécessaire à sa subsistance. Comme Emmi, Clopinet passera plusieurs années au contact de la nature, où « il se [sent] aussi libre qu'un petit animal sauvage qui connaît son lieu de promenade et son terrier » (*Contes d'une grand-mère*, p. 182).

> Si on n'y prend garde, l'arbre disparaitra et la fin de la planète viendra par dessèchement sans cataclysme nécessaire, par la faute de l'homme. […] Encore un été comme celui de 1870 en France et il faudra voir si l'équilibre peut se rétablir entre les exigences de la consommation et les forces productives du sol. […] Il y a un grand péril en la demeure, c'est que les appétits de l'homme sont devenus des besoins impérieux que rien n'enchaîne, et que si ces besoins ne s'imposent pas, dans un temps donné, une certaine limite, il n'y aura plus de proportion entre la demande de l'homme et la production de la planète. Qui sait si les sociétés disparues, envahies par le désert, qui sait si notre satellite qu'on dit vide d'habitants et privé d'atmosphère, n'ont pas péri par l'imprévoyance des générations et l'épuisement des forces trop surexcitées de la nature ambiante ? [29]

À la lecture de cet extrait, l'histoire d'Emmi nourri et protégé par la forêt peut être lue comme une allégorie représentant le lien fondamental et indissociable existant entre l'homme et la nature.

C'est donc dans un trou creusé par la foudre dans le tronc du grand chêne, que se blottit Emmi, comme dans un ventre maternel. C'est l'adjectif également employé pour qualifier la voix du chêne, qui lui parle « à l'oreille d'un ton maternel et caressant » (p. 283). Non seulement Emmi écoute l'arbre, mais il lui témoigne son affection en embrassant son écorce (p. 283), en s'adressant à lui par des possessifs hypocoristiques : « mon bon chêne parlant », « mon bon chêne » (p. 283), « mon bon ami » (p. 285) ; la narratrice évoque l'arbre comme « son chêne » (p. 286), il est question au discours indirect libre de « cette chère forêt » (p. 306). « Mon arbre ne veut pas que je le quitte » (p. 290), déclare Emmi à la Catiche lorsqu'elle l'invite à la suivre jusqu'à Oursines-les-Bois. Et finalement, la forêt et le chêne constituent non pas un simple lieu de passage ou d'aventure, mais le lieu central du récit, vers lequel retourne Emmi à chaque fois qu'il en part : lorsqu'il quitte la ferme et son emploi de porcher, lorsqu'il suit la Catiche jusque chez elle, lorsqu'il va jusqu'à la ville de Mauvert, et même lorsqu'il travaille au service des bûcherons : chaque fois, il retourne dormir dans son chêne, son « chez lui » (p. 291). Devenu adulte, Emmi garde le chêne comme point d'ancrage : sa maison jouxte l'arbre qu'il continue de protéger et de chérir : « […] le propriétaire de la forêt de Cernas le choisit pour son garde général et lui fit bâtir une jolie maison dans le plus bel endroit de la vieille futaie, tout auprès du chêne parlant » (p. 309).

Non seulement Emmi « [n'aime] que les bois », mais il semble leur appartenir comme une de leurs créatures. Martine Watrelot souligne que « [la] robinsonnade chez Sand est un art de la fugue au cours de laquelle les petits Emmi, Clopinet ou autres champis, fusionnent avec leur environnement naturel. […] Par l'observation des phénomènes météorologiques et du comportement animal ou végétal, les enfants tirent de l'étude patiente des choses des vérités vitales, ce qu'Ernest Renan nomme ʻla véritable science' »[30]. Soulignons encore ici la parenté

[29] George SAND, *Impressions et souvenirs*, « La forêt de Fontainebleau », p. 254-255.
[30] Martine WATRELOT, *George Sand et les sciences de la Vie et de la Terre*, *op. cit.*, p. 236.

entre Emmi et l'Emile, pour qui Rousseau recommandait la lecture exclusive de Robinson Crusoé :

> Robinson Crusoé, dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants […] Je veux qu'[Émile] apprenne en détail, non dans ses livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas. [31]

Tel Robinson, Emmi s'éduque, par l'observation et l'imitation : semblable à l'oiseau, il prépare « son nid » (p. 285), mais il saute également de branche en branche pour se déplacer dans les arbres, « léger comme un écureuil » (p. 286). Emmi sait où trouver chataignes, framboises et mûres ; il apprend à connaître les mœurs des animaux sauvages, qui apparaissent furtivement dans « Le Chêne parlant ». Loin de tout anthropomorphisme, Emmi observe les loups d'un point de vue éthologique : « Emmi apprit à connaître leurs habitudes. En pleine forêt, il n'en rencontrait jamais dans les journées claires. Ils n'avaient de hardiesse que dans les temps de brouillard, et encore cette hardiesse n'était-elle pas grande. Ils suivaient quelquefois Emmi à distance, mais il lui suffisait de se retourner et d'imiter le bruit d'un fusil qu'on arme en frappant son couteau contre le fer de sa sarclette pour les mettre en fuite. Quant aux sangliers, Emmi les entendait quelquefois, il ne les voyait jamais ; ce sont des animaux mystérieux qui n'attaquent jamais les premiers » (p. 287). La peur des bêtes sauvages disparaît avec l'observation et la connaissance de leurs habitudes. Là encore, comme elle avait remplacé la superstition par l'explication dans le rôle de la foudre sur la conformation des cimes d'arbres, la conteuse détourne le topos du loup perraldien dangereux au profit d'une leçon scientifique sur le comportement des animaux. Ainsi, en fin analyste de son environnement, Emmi n'est plus victime de croyances ni de peurs ; il analyse, apprend, s'insère dans l'écosystème de la forêt, identifie les nuisibles et protège les plus fragiles : « Il faisait la guerre aux rongeurs et aux fureteurs friands des œufs ou des petits dans les nids. Il s'était fabriqué un arc et des flèches et s'était rendu très adroit à tuer les rats et les vipères. (…) Il avait si bien protégé les nombreux habitants de son vieux chêne que tous le connaissaient et le laissaient circuler au milieu d'eux » (p.305). Ainsi, contrairement à d'autres personnages sandiens, minéralogistes ou botanistes érudits - *André* (1835), *Jean de la Roche* (1859) ou le jeune médecin narrateur du roman *Tamaris* (1862) - Emmi ne tire pas son savoir des livres, mais de la nature elle-même[32].

[31] Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Emile*, *op. cit.*, p. 239.

[32] Clopinet, dans « Les Ailes de courage », « eût pu se savoir quelque gré d'avoir aimé la nature avant que de la comprendre […] ; mais il était modeste comme tous ceux qui vivent de contemplation et

L'expérience directe du « pâtour » (pâtre dans le langage berrichon) lui permet aussi d'acquérir un savoir botanique sur les plantes et graines comestibles, à travers lequel transparaît celui de George Sand, conteuse délivrant par le biais du récit une leçon de botanique à ses petites-filles : « La favasse ou féverole, c'est cette jolie papilionacée à grappes roses que vous connaissez, la gesse tubéreuse ; les tubercules sont gros comme une noisette, un peu âpres quoique sucrés » (p. 281). Comme nous l'avons souligné plus haut, on retrouve encore dans cette éducation prodiguée par la Nature l'influence de Rousseau. Tel Emile, Emmi grandit loin de la ville ; en bon précepteur, la forêt lui prodigue les meilleures leçons, le préserve des vices de la société, lui enseigne les choses par l'expérience en développant ses qualités naturelles.

Du savoir approfondi sur la forêt et ses habitants émane une forme de sagesse. L'animisme, décrit par Bruno Bettelheim comme mode de fonctionnement de la pensée enfantine, et auquel nous pourrions au départ associer Emmi, subit une transmutation dans le conte de George Sand. En effet, Bettelheim déclare : « Pour l'esprit animiste de l'enfant, la pierre est vivante parce qu'elle est capable de mouvement, lorsque, par exemple, elle roule sur le flanc d'une colline. Même à douze ans passés l'enfant est convaincu qu'un torrent est vivant et doué de volonté, parce que ses eaux coulent. Le soleil, la pierre et l'eau sont, croit l'enfant, habités par des esprits qui ressemblent beaucoup aux êtres humains et qui éprouvent et agissent comme eux »[33]. De cette lecture ingénue du réel, où l'enfant attribue une vie semblable à la sienne aux éléments qui l'entourent, on passe à une dimension supérieure. Les « voix mystérieuses, discrètes ou imposantes de la forêt » (p. 303) ne relèvent plus de l'animisme propre à l'enfance, mais elles sont extérieures à Emmi, qui, « initié à tous les mystères de la lande et de la forêt » (p. 288), a le don rare de les entendre ; le terme d'« initié » rappelle les mystères d'Eleusis, liés au culte de Déméter, laissant à penser qu'Emmi a reçu la connaissance des secrets de la nature[34] ; les bûcherons disent de lui que c'est « un esprit follet que les bons diables de la forêt [ont] mis à leur service » (p. 301). Par le savoir accumulé, dans une sorte de mise en abyme, l'enfant initialement vulnérable et innocent est métamorphosé en créature magique, vivant en synchronie parfaite avec son environnement ; il devient un esprit de la forêt.

d'admiration : c'est la nature qu'il remerciait d'avoir bien voulu se révéler à lui sans le secours de personne » (*Contes d'une grand-mère*, p. 217).

[33] Bruno BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Laffont, 1976, p. 65.

[34] Le terme « initiation » revient également souvent dans « La forêt de Fontainebleau » : « depuis le sillon où l'enfant du paysan ramasse une fleur ou un caillou, jusqu'aux grands parcs royaux et à nos jardins publics, où riches et pauvres peuvent s'instruire en regardant ; tout est sanctuaire d'initiation pour l'enfant ou pour l'adulte » (p. 321). « Je veux que tout homme se complète et qu'on ne lui interdise aucune initiation » (p. 324).

C'est là aussi que se révèle finalement le sens de ce périple initiatique[35] : l'accession au savoir sur la Nature correspond à l'accession à la sagesse[36]. Emmi a appris à décrypter parfaitement l'espace sylvestre, auquel il appartient pleinement, sans chercher à le dominer : il habite la forêt, en choisissant de la respecter, de l'aimer et de la préserver.

Si le conte du *Chêne parlant* est très actuel, c'est parce que l'attitude d'Emmi nous renvoie en miroir nos préoccupations contemporaines : tout d'abord, il nous apprend à voir. Nombreuses sont les métaphores évoquant la beauté des éléments naturels. Du « palais de feuillage » cité plus haut aux personnifications désignant la neige sur les branches en hiver, « de grandes belles formes blanches mollement couchées » (p. 304), « ces belles fées de la nuit et du silence, […] ces êtres fantastiques, les plis de leurs robes, les ondulations de leur chevelure d'argent » (p. 304), ou encore les étoiles, comparées à des « yeux de diamant » (p. 304), chaque personnification poétique renvoie à la beauté majestueuse de la nature. On peut même parler d'ekphrasis, dans la mesure où la nature, sous la plume de George Sand, semble imiter l'art :

> Quand la glace emprisonnait le petit ruisseau, il la cassait pour boire, mais avec précaution, pour ne pas abîmer l'édifice de cristal que formait sa petite chute. Il aimait à regarder le long des chemins de la forêt les girandoles du givre et les stalactites irisées par le soleil levant.
>
> Il y avait des soirs où l'architecture transparente des arbres privés de feuilles se dessinait en dentelle noire sur le ciel rouge ou sur le fond nacré des nuages éclairés par la lune. Et l'été, quelles chaudes rumeurs, quels concerts d'oiseaux sous le feuillage ! (p. 305)

Les métaphores, « édifice », « girandole », « architecture », « dentelle », « concert », évoquent l'élaboration sophistiquée et la complexité d'une œuvre d'art naturelle que la conteuse nous invite à admirer. A l'instar des peintres de Barbizon, Emmi saisit la beauté de la nature, admire d'instinct ce qui l'entoure. Martine Watrelot rappelle que, justement « regroupés en forêt de Fontainebleau, [ces] 'peintres de plein air' se mettent en quête d'une nouvelle esthétique, celle de la peinture d'après nature, qui élève l'arbre au rang de grande figure picturale »[37]. C'est donc tout autant un lien affectif qu'esthétique qui unit Emmi à son lieu de vie.

[35] Bruno BETTELHEIM écrit dans *Psychanalyse des contes de fées* : « Les vieux châteaux, les cavernes profondes, les chambres closes où il est interdit d'entrer, les forêts impénétrables suggèrent qu'on va nous révéler quelque chose qui, normalement, nous est caché » (*op. cit.*, p. 99).

[36] Comme le rappelle Pascale AURAIX-JONCHIÈRE, « Le thème [de l'initiation] est filé d'un récit à l'autre [«Les ailes de courage », « Le nuage rose », « Le chêne parlant »], avec pour point commun le tropisme ascensionnel, dont on sent bien qu'il représente la dynamique même de l'esprit », dans « A l'horizon des contes, 'Les ailes de courage' », *George Sand et la fabrique des contes*, Paris, Classiques Garnier, « Etudes romantiques et dix-neuviémistes », n°73, 2017, p. 188.

[37] Martine WATRELOT, *George Sand et les sciences de la Vie et de la Terre*, *op. cit.*, p. 231-232.

La sensibilité d'Emmi, son respect et son attitude contemplative envers la nature renvoient à l'attitude orphique définie par Pierre Hadot dans *le Voile d'Isis*[38], opposée à l'attitude prométhéenne, qui consiste à violer la nature pour l'exploiter et lui extorquer ses secrets. La contemplation à laquelle se livre Emmi, une fois libéré des griffes de la Catiche et rendu à son chêne, ressemble même à une épiphanie : « Une heure avant le jour, Emmi (…) s'éveilla et regarda autour de lui. La lune s'était levée tard et ne s'était pas couchée. Les oiseaux ne disaient rien encore. La chouette faisait sa ronde et n'était pas rentrée. Le silence est une belle chose, il est rare dans une forêt, où il y a toujours quelque être qui grimpe ou quelque chose qui tombe. Emmi but ce beau silence comme un rafraîchissement (…) » (p. 303). Les notations visuelles et auditives englobent aussi le monde animal : Emmi prend plaisir à écouter les « grasseyements monotones et caressants » des pigeons ramiers et à observer les lièvres « danser sur le serpolet, se coucher sur le flanc comme des chiens fatigués, et tout à coup, au bruit d'une feuille sèche qui se détache, bondir avec une grâce comique, et s'arrêter court, comme pour réfléchir d'avoir cédé à la peur » (p. 306). Comme dans tout le conte, les éléments naturels sont appréhendés dans leur immédiateté, leur simplicité et leur beauté.

Dans le contexte de la révolution industrielle, certaines remarques d'Emmi prennent tout leur sens : observant la chouette qui vit dans le chêne au-dessus de lui, Emmi pense : « le bon chêne ne lui appartient pas plus qu'à moi » (p. 287). Un peu plus loin, il « [commence] à réfléchir et à sentir sa petite conscience lui adresser certaines questions embarrassantes. Pourrait-il vivre ainsi aux dépends de la forêt sans servir personne et sans contenter aucun de ses semblables ? » (p. 289). Ici, plus Voltaire que Rousseau, certes, Emmi s'interroge sur sa place et son utilité dans le monde et la société, mais il s'inquiète surtout de profiter impunément de la forêt. En effet, il vit de ses cueillettes, il chasse au collet lapins et alouettes, boit l'eau du ruisseau et dort dans le chêne. Ce que la conteuse met en relief à travers son personnage, c'est la conscience de profiter des ressources naturelles, scrupule dont s'embarrasse peu le progrès industriel en marche au XIXe siècle.

Enfin, l'idée de préservation est mise en avant dans l'attitude « écocitoyenne » d'Emmi : il est plein de crainte lorsque le père André lui annonce que des coupes sont prévues dans la forêt de Cernas - « Ah ! vous allez abattre la forêt ? dit Emmi consterné » (p. 300) - ou lorsqu'il lui propose d'élargir à la serpe l'entrée de son refuge : « Oh non ! Tailler dans mon chêne pour le faire mourir ! » (p. 300). Emmi est même écologiste avant l'heure, car il assure la pérennité de la forêt, dans une véritable optique de développement durable :

[38] Pierre HADOT, *Le Voile d'Isis*, *Essai sur l'histoire de l'idée de nature,* NRF Essais, Gallimard, 2004.

> Il avait si bien protégé les nombreux habitants de son vieux chêne que tous le connaissaient et le laissaient circuler au milieu d'eux. (…) Tous les dimanches, il faisait à son cher arbre une toilette complète, et en vérité jamais le chêne ne s'était si bien porté et n'avait étalé une si riche et si fraîche verdure. Emmi ramassait les glands les plus sains et allait les semer sur la lande voisine où il soignait leur première enfance en empêchant la bruyère et la cuscute de les étouffer. (p. 305)

Devenu expert en sylviculture, Emmi se dédie à la santé de son chêne et à celle de la forêt.

Finalement, le récit d'apprentissage dont Emmi est le héros débute et se termine avec la forêt. Elle protège, nourrit, éduque Emmi et lui permet de devenir adulte. Sa voix apaise, rassure, conseille. Comme le souligne Merete Stristrup Jensen, la voix occupe « (…) le rôle catalyseur dans l'intrigue : les voix des oiseaux, de la fée ou du chêne guident les protagonistes dans leur choix. Aussi les voix acquièrent-elles le statut de véritables actants, occupant en particulier la place des adjuvants »[39]. Mais la voix des arbres représente bien davantage : la conteuse précise, sur le mode déclaratif[40], que, à force de fréquenter les bois, Emmi « en était venu à y voir, à y entendre des choses que n'entendaient ni ne voyaient les autres » (p. 304). Il perçoit « les voix mystérieuses, discrètes ou imposantes de la forêt » (p. 303). « Tous les arbres parlent, ils ont tous leur manière de gémir ou de chanter […] les arbres se plaignent ou se réjouissent innocemment » (p. 304), note Emmi. Dans un autre conte du recueil, « Le marteau rouge », la conteuse affirme : « Tout dans la nature a une voix, mais nous ne pouvons attribuer la parole qu'aux êtres » (p. 384). En faisant entendre la voix de la forêt[41], G. Sand invite le lecteur à « entrer dans la Nature, chercher [lui aussi] l'oracle de la forêt sacrée »[42]. Au-delà du seul cheminement du personnage d'Emmi, le véritable récit d'apprentissage est ici destiné au lecteur : la morale, originale, écologique, est de nous apprendre à voir la beauté du monde naturel, à le respecter et à le préserver comme un patrimoine appartenant à tous.

[39] Merete STRISTRUP JENSEN, « Fantasmes de la voix ou accès à la parole dans les Contes d'une grand-mère. Tradition et réinvention du conte de fées littéraire chez George Sand », dans Béatrice DIAZ, Isabelle HOOG-NIGINSKI (dir.), *Pratiques et imaginaires de l'écriture*, Colloque de Cerisy-la-Salle, Caen, PUC, 2004, p. 120.

[40] Au début du « Chêne parlant », George Sand utilisait des modalisateurs qui laissaient le lecteur dans l'incertitude : Emmi « [s'imagine] entendre une voix grêle », « la voix du chêne [semble] lui murmurer à l'oreille », « Emmi en conclut […] qu'il avait rêvé les paroles qu'il avait cru entendre » (p. 283). Vers la fin du conte, les modalisateurs disparaissent au profit d'une assertion plus marquée : les voix de la nature existent.

[41] Comme le souligne Merete Stristrup Jensen, l'«avènement à la parole » de la forêt, des oiseaux, des fleurs, constitue un élément essentiel des *Contes d'une grand-mère*, car il consacre l'existence des éléments naturels comme être vivants et invite le lecteur à les considérer comme tels. (*Pratiques et imaginaires de l'écriture*, *op. cit.*, p.126).

[42] George SAND, *Impressions et souvenirs*, *op. cit.*, p. 326.

Ainsi, dans « Le Chêne parlant », la forêt devient le vecteur d'un discours écologique novateur. Loin des topoï du conte traditionnel, la forêt n'abrite ni ogre, ni sorcière, ni prédateurs. Dans une optique rousseauiste, les seuls prédateurs susceptibles de nuire à Emmi – les humains - appartiennent à l'espace agricole ou urbain. La forêt, elle, offre à Emmi le refuge et la protection dont il avait besoin. Emmi acquiert par la fréquentation des arbres et la vie en forêt un savoir pratique, fruit de l'expérience, ainsi qu'une éducation esthétique et morale. En retour, devenu adulte, il apporte soin et protection à la forêt et au chêne, donnant au récit cette dimension écologique si actuelle. Gardien de la santé de son chêne mais aussi de la pérennité de la forêt et de sa transmission aux générations suivantes, Emmi donne au lecteur du XIXe siècle, qui a pu assister à la déprédation du patrimoine forestier perpétré par la révolution industrielle et son besoin incessant en bois, tout comme au lecteur d'aujourd'hui, spectateur désespéré de la déforestation et des incendies de forêt dramatiques de notre début de XXIe siècle, une leçon d'écocitoyenneté.

À l'instar d'Emmi, il faut aimer les arbres et les préserver, enseignement crucial en nos temps d'urgence climatique. Si l'être humain moderne s'est dissocié de la nature au point d'oublier qu'elle et lui sont interdépendants, il devrait peut-être se souvenir de son enfance ; comme Emmi, il devrait réapprendre à regarder la nature. Sand disait dans les *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, à Juliette Lamber[43] : « Il y a, dans la flore la plus vulgaire une foule de choses infiniment belles que vous n'aimez pas encore parce que vous ne les voyez pas encore. » L'écofiction joue précisément ce rôle de révélateur qui décille les yeux du lecteur, sur le mode narratif et pédagogique, destiné certes aux enfants, mais également aux adultes.

À travers l'histoire du chêne protégé et choyé par Emmi, se dessine donc la silhouette des vieux arbres de la forêt de Fontainebleau et se discerne en écho l'alerte lancée par Sand dans sa *Tribune* de 1872 devant ce que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'écocide : « Les forêts qui subsistent sont à l'état de coupes réglées et n'ont point de beauté durable. Les besoins deviennent de plus en plus pressants. L'arbre, à peine dans son âge adulte, est abattu sans respect et sans regret. Que de colosses admirables les personnes de mon âge ont vu tomber ! »[44]. Entre le conte et la tribune, l'auteur aborde le problème de la gestion de l'espace forestier et de l'approvisionnement en ressources énergétiques durant la révolution industrielle, durant laquelle le bois, utilisé comme combustible et matériau de construction, semé et moissonné

[43] George SAND, *Nouvelles lettres d'un voyageur*, « Le pays des anémones », partie I, « À madame Juliette Lamber, au Golfe Juan », Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 50.
[44] George SAND, *Impressions et souvenirs*, *op. cit.*, p. 327.

comme du blé, se raréfie[45]. Révéler la beauté du monde naturel, alerter sur sa fragilité et son inestimable valeur, tels sont les objectifs de George Sand, pionnière de l'écologie.

Consciente de la valeur et de l'importance des forêts pour l'humanité, Sand nous lègue avec le « Chêne parlant » un témoignage de son amour de la nature. Soyons-en nous-mêmes les dignes héritiers.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus d'étude

ROUSSEAU Jean-Jacques, *L'Emile, ou de l'éducation*, Paris, GF-Flammarion, 1966

SAND George, *Contes d'une grand-mère*, Paris, GF Flammarion, 2004

———, *Histoire de ma vie*, Martine REID (dir.), Paris, Quarto Gallimard, 2004

————, « La forêt de Fontainebleau », dans *Impressions et souvenirs*, Paris, Levy Frères, 1873, p. 315-330

————, *Légendes rustiques*, Paris, Morel, 1858

————, *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann-Lévy, 1877

Ouvrages et articles critiques

AURAIX-JONCHIÈRE Pascale, « La forêt en régime romanesque. Du topos romantique au métadiscours crypté : George Sand, Gustave Flaubert », *Cahiers George Sand*, n° 43, 2021

————, *George Sand et la fabrique des contes*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Etudes romantiques et dix-neuviémistes », n°73, 2017

————, « Poétique de la description paysagère dans les *Contes d'une grand-mère* de George Sand », dans *Poétiques du descriptif dans le roman français du XIXe siècle*, Alice de GEORGES-MÉTRAL (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2015

———— « Le Nuage rose (1872), ou l'écheveau des contes », dans *Cahiers George Sand*, n° 36, 2014

BERNARD-GRIFFITH Simone, « George Sand au pays des merveilles : rhapsodies romantiques entre merveilleux, fantastique et merveillosité », dans Simone BERNARD-GRIFFITH (dir.), *Cahiers George Sand* n°36, 2014

BETTELHEIM Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Laffont, 1976

[45] Keith THOMAS, *Dans le jardin de la nature*, Paris, NRF Gallimard, 1985.

BLANC Nathalie, CHARTIER Denis, PUGHE Thomas, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », dans *Écologie & politique*, n°36, 2008/2

DIDIER Béatrice, « L'image de Voltaire et de Rousseau chez George Sand », dans *Revue d'Histoire Littéraire de La France*, *79*(2/3), 1979, p. 251–264.

URL : http://www.jstor.org/stable/40526353

GOURON F., « George Sand, écologiste d'avant-garde », dans *Les amis de George Sand*, Bulletin de liaison n°3, Craponne, 1979

HADOT Pierre, *Le Voile d'Isis, Essai sur l'histoire de l'idée de nature,* NRF Essais, Gallimard, 2004

LINOWITZ WENTZ Debra, *Fait et fiction : les formules pédagogiques des Contes d'une grand-mère de George Sand*, Paris, Nizet, 1985

PLANTÉ Christine (dir.), *George Sand fils de Jean-Jacques*, Lyon, PUL, 2012

PROPP Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970

REID Martine, *George Sand*, Paris, Folio Gallimard, coll. "Biographies", 2013

————, « Les forêts de George Sand », dans Vigor CAILLET (dir.), *La Forêt romantique,* Eidolôn, nº 103, 2012. https://books.openedition.org/pub/18378?lang=fr

STRISTRUP JENSEN Merete, « Fantasmes de la voix ou accès à la parole dans les Contes d'une grand-mère. Tradition et réinvention du conte de fées littéraire chez George Sand », dans Béatrice DIAZ & Isabelle HOOG-NIGINSKI (dir.), *Pratiques et imaginaires de l'écriture*, Colloque de Cerisy-la-Salle, Caen, PUC, 2004

SCHEYDER Patrick, *Des arbres à défendre ! George Sand et Théodore Rousseau en lutte pour la forêt de Fontainebleau (1830-1880)*, Paris, Le Pommier, 2022

THOMAS Keith, *Dans le jardin de la nature*, Paris, NRF Gallimard, 1985

WATRELOT Martine (dir.), *George Sand et les sciences de la Vie et de la Terre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, coll. « Révolutions et romantismes », 2020

Sitographie

BÉDOLLIÈRE Émile, *Le National*, 10 octobre 1872.

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k68266775/f2.item.zoom [consulté le 26/08/2024]

JOUVE Vincent**,** « Espace et lecture : la fonction des lieux dans la construction du sens », *Cahiers de Narratologie* [Online], 8 | 1997, [consulté le 02/03/2023]

URL : http://journals.openedition.org/narratologie/10757

MOURGUES Elsa, « George Sand, lanceuse d'alerte écolo et sauveuse de Fontainebleau », Podcast France Culture, Radio France, 2/11/2021[consulté le 26/08/2024]

URL :https://www.franceculture.fr/litterature/george-sand-lanceuse-dalerte-ecolo-et-sauveuse-de-fontainebleau

SAND George, « La forêt de Fontainebleau », dans *Le Temps*, 13 novembre 1872 [consulté le 26/08/2024]

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k225193s/f1.item

SCHEYDER Patrick, « La forêt de Fontainebleau, première ZAD du monde », dans WE-Demain, 30/04/2021, [consulté le 18/08/2023]

URL : https://www.wedemain.fr/respirer/la-foret-de-fontainebleau-premiere-zad-du-monde/